

## Prologue

Le 6 avril de l'année 1812 – deux jours exactement avant son seizième anniversaire –, Pénélope Featherington tomba amoureuse.

En un mot, l'expérience fut exaltante. Le monde trembla. Le cœur de Pénélope fit des bonds. Elle eut le souffle coupé. Et, nota-t-elle avec une certaine satisfaction, le monsieur en question – un certain Colin Bridgerton – ressentit exactement les mêmes transports... le côté sentimental mis à part.

En effet, il ne tomba – hélas! – pas amoureux d'elle en 1812, ni en 1813, 1814, 1815... Diable! Non plus que dans les années 1816 à 1822, et assurément pas en 1823, qu'il passa presque en totalité à l'étranger. Cependant, pour lui aussi, la terre trembla, son cœur bondit, et Pénélope sut sans l'ombre d'un doute qu'il avait eu le souffle coupé. Une bonne dizaine de secondes.

Comme il arrive en général à un homme qui fait une chute de cheval.

Voilà comment cela s'était passé.

Pénélope se promenait dans Hyde Park avec sa mère et ses deux sœurs aînées lorsqu'elle avait senti le sol vibrer sous ses pas (voir plus haut le passage au sujet du tremblement de terre). Sa mère ne prêtant pas attention à elle – c'était souvent le cas –, Pénélope s'était éloignée discrètement pour voir ce qui se passait. Les dames Featherington étaient en grande conversation avec la vicomtesse Bridgerton et sa fille

Daphné, qui venait de commencer sa deuxième saison à Londres, aussi avaient-elles superbement ignoré le roulement de tonnerre. Les Bridgerton étaient des gens qui comptaient, et on ne négligeait pas une conversation avec eux.

Ayant contourné un arbre au fût particulièrement épais, Pénélope aperçut deux cavaliers qui venaient dans sa direction, chevauchant à bride abattue – ou quelle que soit l'expression consacrée pour désigner ces inconscients qui, une fois juchés sur une monture, oublient toute notion de confort et de sécurité. Le cœur de Pénélope cogna sourdement dans sa poitrine. (Il aurait été bien difficile à la jeune fille de conserver un pouls paisible devant le fougueux spectacle qui s'offrait à elle, et, en outre, cela lui permettrait par la suite d'affirmer que son cœur avait fait un bond le jour où elle était tombée amoureuse.)

Soudain, par l'un de ces inexplicables caprices du destin, une bourrasque avait emporté son bonnet (dont elle avait, au grand dam de sa mère, à peine noué les rubans, ces derniers lui irritant la peau), l'avait soulevé dans les airs et hop ! l'avait plaqué sur le visage de l'un des deux cavaliers.

Pénélope avait laissé échapper un hoquet de surprise (le fameux souffle coupé), puis l'homme était tombé de sa monture, s'abattant de manière fort peu élégante dans une flaque de boue.

Sans réfléchir, elle s'était précipitée vers lui en poussant un cri censé exprimer son inquiétude quant à son bien-être, cri qui, elle le craignait, s'était transformé en un glapissement étranglé. Bien entendu, il allait être furieux contre elle. Après tout, il était, par sa faute, tombé de cheval et se retrouvait couvert de boue – deux mésaventures à même de mettre n'importe quel gentleman de sale humeur. Pourtant, après qu'il se fut relevé en époussetant ce qui pouvait l'être de ses vêtements, il ne s'était pas fâché contre elle. Il ne lui avait pas fait la moindre remarque désobligeante. Il n'avait pas crié. Il n'avait même pas froncé les sourcils.

Il avait ri.

*Il avait ri.*

Pénélope n'avait pas une grande expérience en matière de rire masculin, et le peu qu'elle avait connu n'avait pas été très plaisant. Cependant, les yeux de l'inconnu – d'un vert intense – brillaient d'amusement tandis qu'il essuyait une malencontreuse tache de boue sur sa joue tout en déclarant :

— Eh bien, ce n'était pas très bien joué de ma part, n'est-ce pas ?

C'est à cet instant que Pénélope était tombée amoureuse.

Lorsqu'elle avait retrouvé sa voix (c'est-à-dire, elle fut peinée de le noter, avec un certain temps de retard par rapport à n'importe quel quidam d'intelligence moyenne), elle avait répondu :

— Oh, non, c'est moi qui devrais vous présenter des excuses ! Mon bonnet s'est envolé et...

Elle s'interrompt en s'avisant qu'il ne lui avait pas présenté d'excuses, et qu'elle n'avait donc aucune raison de le contredire.

— Il n'y a pas de mal, répondit-il avec un sourire amusé. Je... Oh, bonjour, Daphné ! J'ignorais que tu étais au parc.

Pivotant sur ses talons, Pénélope s'était trouvée nez à nez avec Daphné Bridgerton, à côté de qui se trouvait Mme Featherington mère, laquelle avait sifflé :

— Qu'as-tu fait, Pénélope Featherington ?

Pénélope n'avait pas eu le réflexe de rétorquer par son habituel « rien », car non seulement tout était sa faute, mais elle venait manifestement de se ridiculiser devant un homme qui, à en juger par l'expression maternelle, était un excellent parti.

Non que sa mère ait pensé un instant qu'elle avait une seule chance de le séduire. Mais Mme Featherington nourrissait de grandes ambitions matrimoniales pour ses filles aînées. Et, de toute façon, Pénélope n'avait pas encore effectué sa première sortie dans le monde.

Cependant, si sa mère avait envisagé de se fâcher davantage, elle s'en abstint, car cela aurait détourné son attention des célèbres Bridgerton, qui comp-taient dans leurs rangs, Pénélope venait soudain de le comprendre, l'homme pour l'instant couvert de boue.

— J'espère que votre fils n'est pas blessé! s'était écriée Mme Featherington à l'adresse de lady Bridgerton.

— Je vais très bien, avait répondu Colin tout en faisant un adroit pas de côté, sans doute pour échapper aux manifestations de l'inquiétude maternelle.

Les présentations avaient été faites, mais le reste de la conversation avait ensuite perdu tout intérêt, en grande partie parce que Colin Bridgerton avait rapidement, et avec justesse, classé Mme Featherington dans la catégorie des marieuses invétérées. Pénélope ne fut donc guère surprise de le voir battre prestement en retraite.

Cependant, il était trop tard. Le mal était fait. Elle avait trouvé de quoi alimenter ses rêves.

Plus tard, ce soir-là, alors qu'elle revivait en pensée leur rencontre pour la centième fois, elle s'avisa que ç'aurait été encore mieux si elle avait pu prétendre qu'elle s'était éprise de lui lorsqu'il avait porté sa main à ses lèvres avant de l'entraîner dans une valse étourdissante, ses yeux verts pétillant de mille promesses, tandis qu'il la serrait un peu plus que ne l'exigeaient les usages. Ou alors, que cela était arrivé alors qu'il chevauchait à la vitesse de l'éclair à travers la lande battue par les vents, nullement ralenti par lesdits vents, tandis qu'il (ou plutôt son cheval) galopait vers elle, impatient (Colin, pas son cheval) de la rejoindre.

Mais non, il avait fallu qu'elle s'éprenne de Colin Bridgerton le jour où il était tombé de sa monture dans une flaque de boue. C'était totalement dépourvu de romantisme, mais ce n'était que justice, puisque rien ne devait s'ensuivre.

À quoi bon gaspiller tant de romantisme pour un homme qui ne répondrait jamais à son amour? Mieux

valait laisser les rencontres sur la lande balayée par les vents à des couples qui avaient vraiment un avenir ensemble.

Et s'il y avait une chose dont Pénélope était certaine, même à l'âge de seize ans moins deux jours, c'est qu'en ce qui concernait son avenir, Colin Bridgerton ne figurerait pas dans le rôle du mari.

Elle n'était tout simplement pas le genre de fille qui plaisait à un homme comme lui, et elle craignait de ne jamais l'être.

Le 10 avril 1813 – deux jours tout juste avant son dix-septième anniversaire –, Pénélope Featherington effectua son entrée dans le monde. Elle n'en avait pas envie. Elle avait supplié sa mère de lui accorder un délai supplémentaire d'un an. Elle pesait une douzaine de kilos de trop et son visage avait toujours une fâcheuse tendance à se couvrir de boutons lorsqu'elle était nerveuse, c'est-à-dire la plupart du temps, car rien au monde n'aurait pu la rendre plus nerveuse que la perspective d'un bal londonien.

Elle tenta de se persuader que la véritable beauté est intérieure, mais cela ne la consola guère de son désespérant manque de conversation. Quoi de plus déprimant qu'une jeune fille vilaine et sans esprit ? Or, en cette première année sur le marché du mariage, c'était exactement ce qu'était Pénélope. Une vilaine fille sans... – bon, d'accord, elle pouvait se montrer un peu indulgente –, une vilaine fille sans *beaucoup* d'esprit.

En son for intérieur, elle savait qui elle était – une personne intelligente, bienveillante, et souvent même drôle –, mais ces qualités semblaient toujours s'égarer quelque part entre son cœur et ses lèvres, de sorte qu'elle finissait toujours par dire ce qu'il ne fallait pas, ou, plus souvent, par ne rien dire du tout.

Pour ne rien arranger, sa mère refusait de la laisser choisir elle-même ses vêtements. Lorsqu'elle ne portait pas de blanc – la couleur requise pour les

débutantes, qui n'était pas du tout flatteuse pour son teint –, elle était obligée d'arborer du jaune, du rouge ou de l'orange, trois couleurs qui lui donnaient une mine épouvantable. La seule fois où Pénélope avait suggéré du vert, Mme Featherington avait déclaré d'un ton sans réplique que le vert était sinistre.

Le jaune, en revanche, avait-elle poursuivi, était une couleur joyeuse, et une jeune fille joyeuse attirerait plus sûrement un mari.

Ce jour-là, Pénélope avait renoncé à comprendre la logique maternelle.

Et elle avait continué à porter du jaune, de l'orange et, à l'occasion, du rouge, des teintes qui, avec ses cheveux roux et ses yeux bruns, lui faisaient un teint spectral. Cependant, étant impuissante à y changer quoi que ce soit, elle affichait son plus beau sourire et acceptait son sort. Et si elle n'avait pas le cœur à la fête, du moins s'interdisait-elle de pleurer en public.

Ce qui, à sa grande fierté, ne lui était jamais arrivé.

Cerise sur le gâteau, 1813 avait été l'année où la mystérieuse (et fictive) lady Whistledown avait commencé à publier ses fameuses *Chroniques mondaines* au rythme de trois par semaine. Le journal à feuillet unique avait rencontré un succès fulgurant. Personne ne connaissait l'identité de son auteur, mais chacun avait sa théorie. Durant des semaines – et même des mois –, on n'avait parlé que d'elle à Londres. Les six premiers numéros du journal avaient été distribués gratuitement, le temps que le beau monde ne puisse plus s'en passer, puis, du jour au lendemain, plus de livraison. Juste des crieurs des rues qui le vendaient au prix scandaleux de cinq *pence*.

Mais déjà, plus personne ne pouvait vivre sans sa dose presque quotidienne de commérage. Aussi tout le monde déboursait-il ses cinq *pence* tandis que, quelque part, une femme (ou peut-être, supposaient certains, un homme) s'enrichissait.

Ce qui distinguait *La Chronique mondaine de lady Whistledown* de ses concurrentes, c'était le fait que son auteur citait les noms en entier. Impossible de

se cacher derrière les initiales de lord P... ou de lady B...!

Lorsque lady Whistledown parlait de quelqu'un, elle utilisait son patronyme complet.

Et lorsque lady Whistledown parlait de Pénélope Featherington, elle ne mâchait pas ses mots. La première apparition de Pénélope dans la *Chronique* fut ainsi formulée :

*La désastreuse robe de bal de Mlle Pénélope Featherington faisait surtout ressembler la malheureuse à un citron blet.*

Le coup était assez bas, sans aucun doute, mais ce n'était que la vérité.

Sa deuxième apparition ne fut pas plus tendre.

*On n'a pas entendu Mlle Pénélope Featherington prononcer un seul mot, mais qui s'en étonnera ? La malheureuse était littéralement noyée sous les flots de dentelles de sa robe.*

Ce n'étaient pas de telles remarques, Pénélope en avait bien peur, qui allaient améliorer sa popularité.

Toutefois, la saison n'avait pas été totalement calamiteuse. Avec certaines personnes, Pénélope était capable de s'exprimer. Lady Bridgerton, par exemple, semblait l'avoir prise en affection et Pénélope s'était surprise à révéler à l'aimable vicomtesse des choses qu'elle n'aurait jamais imaginé dire à sa propre mère. C'était grâce à elle qu'elle avait rencontré Éloïse, la sœur cadette de son cher Colin. Éloïse venait elle aussi de fêter ses dix-sept ans, mais sa mère avait eu la sagesse de lui permettre de reporter d'une année son entrée dans le monde, bien qu'Éloïse possède le charme et la beauté des Bridgerton en abondance.

Ainsi Pénélope passait-elle ses après-midi dans le petit salon vert de lady Bridgerton (ou, plus souvent, dans la chambre d'Éloïse, où les deux filles riaient, gloussaient et bavardaient avec passion de tout ce

qui leur passait par la tête) et croisait-elle à l'occasion Colin qui, à l'âge de vingt-deux ans, n'avait toujours pas quitté la maison familiale pour prendre un appartement.

Si Pénélope avait cru l'aimer jusqu'alors, ce n'était rien comparé à ce qu'elle éprouvait maintenant qu'elle le connaissait vraiment. Colin Bridgerton était spirituel, il avait fière allure, il était doté d'un humour pince-sans-rire qui faisait se pâmer toutes les femmes, mais surtout...

Colin Bridgerton était gentil.

*Gentil.* Que ce terme semblait naïf! Cela aurait dû paraître banal, mais cela lui allait à la perfection. Il avait toujours un mot gentil pour Pénélope, et le jour où elle trouva le courage de répondre (autrement que par les simples salutations d'usage), il *l'écoula*. Ce qui ne fit que faciliter les choses la fois suivante.

À la fin de la saison, Pénélope s'avisa que Colin Bridgerton était le seul homme de sa connaissance avec qui elle pouvait avoir une *conversation*.

C'était de l'amour. De l'amour, de l'amour, de l'amour! Peut-être y avait-il quelque ridicule à répéter ce mot, mais c'était pourtant celui qu'elle griffonnait sur des blocs de papier à lettres scandaleusement chers, à côté de *Madame Colin Bridgerton, Pénélope Bridgerton et Colin, Colin, Colin*. La feuille finissait en général dans l'âtre dès que Pénélope entendait des pas dans le couloir.

Dieu que c'était merveilleux d'éprouver de l'amour – même s'il n'était pas réciproque – envers quelqu'un de gentil! Cela vous donnait l'impression d'être une personne très raisonnable.

Bien entendu, ce qui ne gâchait rien, Colin avait une allure folle, comme tous les Bridgerton de sexe masculin. Non seulement il possédait la célèbre chevelure Bridgerton auburn, la grande bouche souriante des Bridgerton, ainsi que leurs larges épaules et leur haute stature, mais, ce qui était sa marque personnelle, il était doté des plus fabuleux yeux verts qui existent.

Un regard propre à hanter les rêves d'une jeune fille.

Et Pénélope rêvait, rêvait, rêvait...

Le mois d'avril 1814 vit le retour de Pénélope dans les bals londoniens pour une deuxième saison, et même si celle-ci fut marquée par le même nombre de prétendants que la précédente (zéro), en toute honnêteté, elle ne fut pas si mauvaise que cela.

Par chance, Pénélope avait perdu une bonne dizaine de kilos, ce qui lui permettait désormais de trouver sa silhouette « agréablement ronde » plutôt que « hideusement boursouflée ». Elle était toujours aux antipodes de la minceur de liane en vogue à cette époque, mais au moins, elle avait assez maigri pour justifier le renouvellement complet de sa garde-robe.

Las ! Sa mère lui avait de nouveau imposé du jaune, de l'orange, et du rouge à l'occasion. Cette fois, lady Whistledown avait écrit :

*Mlle Pénélope Featherington (la moins sotte des sœurs Featherington) portait une robe d'un jaune citron à vous faire grincer des dents.*

Même si le compliment était indirect, il impliquait qu'elle était la plus intelligente de la famille.

Pénélope n'était pas la seule à faire l'objet de remarques cinglantes de la part de l'acérbe chroniqueuse. La brune Kate Sheffield, qui avait été comparée à une jonquille fanée dans sa robe jaune, allait pourtant épouser Anthony Bridgerton – frère aîné de Colin, et vicomte de surcroît !

Tout espoir n'était donc pas perdu pour Pénélope.

Enfin, pas tout à fait. Certes, Colin ne la demanderait jamais en mariage, mais au moins, il l'invitait à danser à chaque bal, et de temps en temps, elle le faisait rire. Elle savait qu'elle devrait se contenter de cela.

Ainsi allait la vie de Pénélope. Elle effectua une troisième saison, puis une quatrième. Ses sœurs aînées, Prudence et Philippa, ayant enfin convolé en justes noces, avaient quitté la maison maternelle. Mme Featherington ne renonçait pas à marier sa cadette – après tout, il avait fallu cinq saisons pour caser Prudence et Philippa –, mais cette dernière savait qu'elle était destinée à rester vieille fille. Elle n'aurait pas supporté d'épouser un homme alors qu'elle était si désespérément éprise de Colin. Et peut-être, tout au fond de son esprit – dans le coin le plus reculé, coincé entre les verbes français qu'elle n'avait jamais su conjuguer et les notions d'arithmétique qui ne lui étaient pas de la moindre utilité – avait-elle conservé un infime espoir.

Jusqu'à ce *fameux jour*.

Aujourd'hui encore, sept ans après, elle y faisait toujours référence en disant ce *fameux jour*.

Ce fameux jour, donc, elle quittait la demeure des Bridgerton où, comme d'habitude, elle avait pris le thé avec Éloïse, sa mère et ses sœurs. C'était juste avant que Benedict, le frère d'Éloïse, épouse Sophie, à l'époque où il ignorait qui était celle-ci et... Enfin, ce détail n'était pas très important, sinon que ce secret était peut-être le seul que lady Whistledown n'ait pas réussi à déterrer au cours des dix dernières années.

Quoi qu'il en soit, Pénélope s'apprêtait à sortir. Elle traversait le hall, les talons de ses bottines résonnant sur le dallage de marbre. Elle était en train d'ajuster sa pelisse avant de parcourir la courte distance qui la séparait de chez elle (juste au coin de la rue) lorsqu'elle entendit des voix. Des voix masculines. Appartenant aux Bridgerton.

Elle reconnut les trois frères aînés: Anthony, Benedict et Colin. C'était l'une de ces conversations typiquement masculines qui consistent essentiellement à maugréer et à se lancer des piques. Pénélope avait toujours adoré regarder les Bridgerton jouer à ce petit jeu. Ils avaient un tel esprit de famille!

Elle pouvait les voir par la porte d'entrée ouverte, mais ce n'est qu'une fois sur le seuil qu'elle comprit leurs paroles. Preuve qu'elle avait toujours le chic pour faire les choses au mauvais moment, la première voix qu'elle entendit fut celle de Colin, et ses paroles n'étaient guère flatteuses.

— ... *et je n'ai certainement pas l'intention de me marier avec Pénélope Featherington !*

— Oh !

L'exclamation lui échappa, vibrant dans l'air tel un sifflement trop aigu.

Les trois frères Bridgerton se tournèrent vers elle, la même expression horrifiée sur le visage, et Pénélope comprit qu'elle était sur le point de vivre le moment le plus effroyablement gênant de toute sa vie.

Elle garda le silence pendant ce qui lui parut une éternité puis, avec une dignité dont elle ne se serait jamais crue capable, elle regarda Colin droit dans les yeux et déclara :

— Je ne vous ai jamais demandé de m'épouser.

Les joues de Colin virèrent au rose vif, puis au rouge écarlate. Il ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. C'était sans doute, songea Pénélope avec une amère satisfaction, la première fois de sa vie qu'il était à court de mots.

— Et je ne me souviens pas, ajouta-t-elle en déglutissant convulsivement, d'avoir jamais dit à qui que ce soit que j'espérais une demande de votre part.

— Pénélope, parvint enfin à articuler Colin, je suis vraiment désolé.

— Vous n'avez aucune raison de vous excuser.

— Si, insista-t-il. J'ai blessé votre fierté et...

— Vous ignoriez que j'étais là.

— Néanmoins, je...

— Vous n'avez pas l'intention de m'épouser, l'interrompit-elle d'une voix qui sonnait creux à ses propres oreilles. Où est le crime ? Moi, je n'ai pas l'intention d'épouser votre frère Benedict.

Ce dernier, qui ne semblait savoir où poser les yeux, sursauta à ces mots.

Pénélope serra les poings.

— Vous voyez ? Je ne blesse pas sa fierté en déclarant que je n'ai pas l'intention de l'épouser.

Elle se tourna vers Benedict, s'obligeant à chercher son regard.

— N'est-ce pas, monsieur Bridgerton ?

— Absolument, s'empressa d'acquiescer Benedict.

— Dans ce cas, n'en parlons plus, reprit-elle, surprise, pour une fois, de trouver *exactement* les mots qu'il fallait. Aucune fierté n'a été blessée. À présent, messieurs, si vous voulez m'excuser, j'aimerais rentrer chez moi.

Les trois hommes s'écartèrent aussitôt pour la laisser passer. Elle aurait fait une sortie impeccable si Colin ne lui avait soudain demandé :

— Vous n'avez pas de chaperon ?

Elle secoua la tête.

— J'habite au coin de la rue, lui rappela-t-elle.

— Certes, mais...

— Je vais vous accompagner, proposa Anthony tout naturellement.

— Je vous remercie, mais ce n'est vraiment pas indispensable, milord.

— Faites-moi plaisir, insista Anthony, d'un ton qui ne souffrait aucune réplique.

Pénélope hocha la tête, et tous deux s'éloignèrent sur le trottoir. Après avoir dépassé trois ou quatre maisons, Anthony déclara d'un ton étrangement respectueux :

— Il n'avait pas vu que vous étiez là.

Pénélope pinça légèrement les lèvres, non de colère, mais sous l'effet de la lassitude et de la résignation.

— Je sais. Ce n'est pas quelqu'un de cruel. Je suppose que votre mère l'a encore harcelé pour qu'il trouve une épouse.

Anthony acquiesça. La détermination de lady Bridgerton à voir ses huit enfants dûment mariés était légendaire.

— Elle m'aime bien, poursuivit Pénélope. Je parle de votre mère. Elle ne voit pas au-delà de cela, j'en ai

peur. Mais, à la vérité, ce n'est pas tellement important qu'elle apprécie la fiancée de Colin.

— Ma foi, je ne dirais pas cela, répondit Anthony, qui ressemblait plus à un fils bien élevé qu'à un aristocrate craint et respecté. Je n'aimerais pas être marié à quelqu'un que ma mère n'apprécierait pas.

Il secoua la tête.

— C'est une force de la nature.

— Votre mère ou votre épouse ?

Il réfléchit un instant.

— Les deux, lâcha-t-il.

Ils marchèrent un moment en silence, puis Pénélope dit soudain :

— Colin devrait partir.

Anthony lui décocha un regard intrigué.

— Je vous demande pardon ?

— Il devrait partir. Voyager. Il n'est pas prêt à se marier, et votre mère ne pourra pas s'empêcher de le presser. Elle est certainement animée de bonnes intentions, mais...

Pénélope se mordit la lèvre, horrifiée à l'idée que le vicomte la soupçonne de critiquer lady Bridgerton. Pour sa part, elle considérait celle-ci comme la plus grande dame d'Angleterre.

— Ma mère n'a toujours que d'excellentes intentions, observa Anthony avec un sourire indulgent, mais vous avez sans doute raison. Peut-être Colin devrait-il s'en aller. Il aime beaucoup voyager. Cela dit, il est tout juste de retour du pays de Galles.

— Ah oui ? murmura poliment Pénélope.

Comme si elle ne savait pas déjà qu'il était allé au pays de Galles !

— Nous voilà arrivés, fit Anthony tout en hochant la tête pour répondre à sa question. Nous sommes chez vous, n'est-ce pas ?

— Oui. Merci de m'avoir raccompagnée.

— Tout le plaisir a été pour moi, soyez-en certaine.

Pénélope le regarda s'éloigner, puis elle rentra... et fondit en larmes.

Le lendemain, le compte rendu suivant parut dans la *Chronique mondaine de lady Whistledown* :

*Quelle agitation, hier, devant l'hôtel particulier de lady Bridgerton au 5, Brutton Street !*

*Pour commencer, on a vu Pénélope Featherington en compagnie non pas d'un, non pas de deux, mais de TROIS frères Bridgerton – un exploit jamais réalisé jusqu'à présent par l'infortunée jeune fille, qui a en général la triste réputation de faire tapisserie dans les soirées. Hélas (mais c'était sans doute prévisible) pour elle, lorsque Mlle Featherington est partie, c'était au bras du vicomte, le seul homme marié des trois.*

*Si Mlle Featherington parvient un jour à traîner un Bridgerton devant l'autel, cet événement marquera la fin du monde tel que nous le connaissons, et votre dévouée chroniqueuse, qui reconnaît volontiers qu'elle serait complètement désorientée dans un tel univers, se verrait contrainte de renoncer sur le champ à sa mission d'information.*

Apparemment, même lady Whistledown avait compris combien les sentiments de Pénélope pour Colin étaient sans espoir.

Les années passèrent et, sans s'en rendre compte, Pénélope cessa d'être une débutante et se trouva assise avec les chaperons, observant sa jeune sœur Felicity – probablement la seule des sœurs Featherington à avoir reçu en héritage à la fois l'esprit et la beauté – faire ses débuts dans le monde.

Colin, qui paraissait avoir développé une passion pour les voyages, passait de moins en moins de temps en Angleterre. Quand il était de retour, cependant, il invitait toujours Pénélope à danser et avait toujours un sourire pour elle. De son côté, elle parvenait à faire comme si de rien n'était, comme s'il n'avait jamais clamé en pleine rue son dédain pour elle, comme si ses rêves n'avaient jamais volé en éclats.

Et quand il séjournait à Londres, c'est-à-dire assez rarement, ils renouaient une amitié spontanée, à défaut d'être profonde. Ce qui était bien tout ce que pouvait espérer une vieille fille de vingt-huit ans, n'est-ce pas ?

Aimer en vain n'est jamais confortable, mais Pénélope avait fini par s'y habituer.